

Un américain à Lyon

par *Olivier Bleys**

Voici quelques semaines, la Mission Site Historique de Lyon, m'a demandé un texte avec cet argument : " Lyon dans la première décennie de l'an 2000 ". J'ai choisi d'évoquer le séjour d'un étranger dans la ville, au printemps 2005. Il s'agit moins d'un récit littéraire que d'une fiction appliquée, un parcours dans la réalité possible.

L'auteur

Andrew consulta sa montre. Dans le grand cadran à l'heure de Washington logeait un autre, plus petit, réglé sur l'heure de Paris. Cette fantaisie plaisait au jeune homme ; c'était une manière d'hommage à la France — un hommage modeste, proportionné à ce petit pays où les autoroutes avaient trois voies et les maisons six étages.

Andrew n'était pas le type du touriste, moins encore du touriste américain : il voyageait seul, n'aimait pas photographier et craignait les voitures. Sa valise s'alourdissait de quelques livres, dans plusieurs langues du vieux continent. Il parlait français, allemand, italien avec l'aide de guides de conversation, et traçait lui-même son itinéraire, en pointant des noms au hasard sur les cartes qu'il déplaçait chaque soir dans sa chambre d'hôtel.

Dans cet esprit d'indépendance, il avait boudé Versailles et les châteaux de la Loire pour des hameaux perdus, dont le clocher montait seul à l'horizon

des pâtures. Ces bourgs de dix maisons, il les ralliait avec l'élan d'un missionnaire, bâton au poing et gourde à la ceinture. Son régal était de découvrir une curiosité ignorée des guides — tel vignoble classé, telle chapelle romane nichés dans les collines, ou bien un paysan tranchant une baguette sur un quai de correspondance.

Un soir, l'index d'Andrew tomba sur Lyon. Rien n'avait fixé son choix que la confluence des deux fleuves, curiosité topographique. Puis il lut le nom de la ville et releva l'intrusion de ce " y ", où, croyait-il, il fallait un " i ". Ce détail lui présenta les Lyonnais sous un nouveau jour : il vit en eux des effrontés, des rebelles sans Dieu ni maître, qui moquaient l'orthographe avec le reste.

Son guide américain mentionnait la ville, un article assez court qu'il ignora. Andrew boucla sa valise, et, dès le matin, prit place à bord d'un TGV.

Après trois heures de voyage, Andrew descendit du train. Il était temps de

** Né à Lyon en 1970, Olivier Bleys est un auteur de passions métissées. Ecrivain dans le genre du roman historique (Pastel, son dernier roman, vient de paraître aux éditions Gallimard), il est aussi concepteur de Cd-Roms et scénariste multimédia : un parcours original, à mi-chemin du livre et de l'ordinateur, qui concilie sans effort tradition et modernité.*

Dans le prolongement de son activité d'auteur, Olivier Bleys s'est spécialisé dans la création de textes littéraires pour les entreprises et les collectivités.

déjeuner, et le jeune homme se sentait une faim d'ogre. Avait-il suffi d'un verre de vin et de rondelles de saucisson pour le mettre en appétit ? Il se rappela ce vigneron dans le wagon, offrant à boire à qui voulait. Comme il traversait le hall de la gare, l'Américain eut la surprise de retrouver son bienfaiteur, marchant à sa rencontre, un casier de bouteilles à la main. Le vigneron l'entreprit familièrement, dans un anglais tourmenté d'accent beaujolais :

" Bonjour, monsieur. Alors, vous visitez Lyon ? "

La voix était amène, le sourire à l'unisson. Conquis, Andrew répondit qu'il faisait à Lyon une étape d'une journée, et qu'il avait faim.

" Je connais près d'ici une table très recommandable. D'ailleurs, on y sert mon vin... "

Sur quoi, le vigneron tendit à Andrew une brochure ouverte à la page des restaurants. Il montra l'image d'un Guignol attablé.

" Suivez Guignol, il vous guidera... Et rendez-moi visite quand il vous plaira. Je serai heureux de vous ouvrir ma cave ! " Dans la poignée de mains du vigneron passa une carte de visite, aimablement tachée de vin.

Laissé seul, Andrew remarqua, à hauteur d'œil, des panneaux lumineux avec des images. Celui-ci représentait une péniche, celui-là un amphithéâtre, cet autre un gratte-ciel à pointe de crayon. Il reconnut la marionnette qui brandissait fourchette et couteau devant un plat fumant. Andrew s'engagea sur cette piste alléchante.

La brochure contenait un ticket magné-

tique qu'il passa dans le lecteur d'un tramway. Les passagers autour de lui feuilletaient des guides, ou bien manipulaient des écrans tactiles moulés dans les accoudoirs. Il s'agissait peut-être d'une ligne spéciale réservée aux touristes.

Pendant la demi-heure que dura le trajet, ce fut un spectacle de tous les instants. On vit d'abord, au sortir de la gare, les façades éblouies des gratte-ciels. Ces édifices de verre faisaient une réplique insolite aux serres voisines du parc de la Tête-d'Or, construites avec le même matériau un siècle plus tôt. Puis la ville debout s'était assise — au propre, les immeubles perdant d'un coup vingt étages. Les quais de débarquement s'alignèrent avec leurs grues immobiles, leurs entrepôts géants et les péniches ballonnées à fleur d'eau. Andrew découvrit une usine transformée en musée du pétrole, dont les portes avalaient une longue file de visiteurs. Plus loin, les maisons coupées de larges avenues se resserraient dans l'ombre des platanes.

" Regarde, papa ! Des patineurs ! " s'exclama un petit garçon en pointant du doigt des silhouettes fuyantes à l'avant du tramway. Derrière les patineurs surgirent des vélos, puis, dans une joyeuse cohue, des vespas et des trottinettes à moteur. Non loin se dressaient des kiosques rouge et or à l'effigie de la ville : c'était là, sans doute, que s'équipaient ces promeneurs d'un nouveau genre. L'Américain se promit de revenir. Le tramway marqua bientôt un arrêt. " Place Bellecour ", entendit Andrew dans son téléphone portable, qu'un système d'audio-guidage transformait en

appareil récepteur. Et tandis qu'il écoutait l'histoire de la Presqu'île, le tramway fit à petite allure le tour de la grande cour sablée, illuminée de vitrines.

Or, au moment où le véhicule tournait le coin de la place, les écrans des fauteuils s'éveillèrent. L'image du dehors coïncida brièvement avec celle des moniteurs — à la différence que la place, vide à présent, apparaissait comble sur la vidéo. Une foule nombreuse se massait autour de gradins inondés de lumière. Des choristes en habit sombre, leur partition blanche ouverte sur la poitrine, entonnaient un chant.

Andrew reconnut sans peine la cantate des deux fleuves, œuvre contemporaine créée pour cinq mille choristes. Son exécution avait requis l'installation d'écrans géants qui mettaient en présence huit chorales distribuées sur plusieurs sites : à Lyon, à Barcelone et à Milan. Rapporté par les médias du monde entier, l'événement avait consacré la ville comme une des grandes places de l'art lyrique.

A mesure que le tramway progressait le long de la cour, l'angle des caméras changeait. Cependant l'image s'estompa quand on entra dans l'ombre des bâtiments du quai de Saône.

Ce fut alors le clou de la visite : la rencontre des deux collines qui s'épaulaient au-dessus de la rivière. Les façades s'allumaient de tons tièdes — ocre, orange, vieux rose — dont le reflet dans l'eau rappelait une jonchée de feuilles mortes. Au contraire, c'était une palette froide qui habillait le Rhône : des bleus clairs, ceux des glaces maternelles du fleuve, estompaient les maisons, presque effacées sur fond d'azur.

Traversant la Presqu'île, on croyait voyager d'Allemagne en Italie.

A l'arrêt suivant, Guignol s'afficha sur les écrans du tramway. Muni d'un plan débité par un distributeur, Andrew entra dans la vieille ville. Le restaurant était proche, comme l'annonçait, mieux qu'un panneau, une bonne odeur serpentant dans la rue. Andrew s'attabla devant un tablier de sapeur, arrosé du vin de son ami vigneron. Une recette lyonnaise était glissée dans le menu, qu'il recopia sur une carte postale. Dans les pages suivantes, il trouva des textes de Maurice Scève, d'Hippocrate et de Rabelais sur les mérites du vin. L'adresse d'une chambre d'hôte fermait cette intéressante collection.

" Une chambre d'hôte ? Pourquoi pas, si je reste un jour de plus ? " songea l'Américain qui nota aussi l'adresse.

Puis, rassasié, il quitta le restaurant pour une promenade digestive.

Le quartier invitait à la flânerie, avec ses venelles étroites bordées d'anciennes façades. Des passants nombreux battaient le pavé. Les portes entrebâillées livraient l'intimité des vieilles demeures : un facteur distribuait le courrier, un architecte dressait des plans sur son ordinateur, un pâtissier partageait une tarte aux pralines. C'était un plaisir de surprendre, derrière ces façades pétries d'histoire, Lyon qui vivait et travaillait, infatigable depuis vingt siècles. Tant d'autres villes languissaient, écrasées de mémoire !

Le portable d'Andrew émit un son flûté. Il consulta son écran et découvrit un message de l'office du tourisme. On lui proposait différents itinéraires, définis selon sa position dans la ville : une

découverte des vestiges romains, une visite du musée de l'imprimerie, un circuit sportif qui empruntait les escaliers, et même une chasse au trésor sur les hauteurs de la Croix-Rousse. Curieux de ce nouveau quartier, l'Américain choisit la chasse au trésor.

Andrew avait quitté sans s'en apercevoir la colline qui prie pour la colline qui travaille. Mais lorsqu'il rencontra les pentes, où les maisons s'étagaient comme des assiettes dans un vaisselier, le courage lui manqua d'aller plus haut. Par chance, la chasse au trésor commençait à la station de funiculaire, et Andrew n'eut qu'à prendre place dans la cabine entièrement vitrée qui s'éleva avec lenteur sur sa crémaillère. Bientôt le véhicule émergea du tunnel pour monter à l'air libre. Andrew admirait l'horizon élargi qui portait jusqu'aux Alpes. Sur le pare-brise s'affichait le nom de chaque sommet visible, grâce à un projecteur laser.

La chasse au trésor dura deux heures. Ce fut une folle déambulation à travers les passages et les galeries qui creusaient la colline comme un gruyère. Deux fois, Andrew manqua faire la culbute dans un colimaçon où s'étaient rués des enfants sur la piste du butin. Il écouta un trio de jazz qui répétait au fond d'une cour et dégourdit son français auprès d'un peintre, dont le chevalet était planté près du Gros Caillou. "à et là, des écrivains proposaient des énigmes sur l'histoire des pentes. Andrew utilisa une borne Internet pour chercher des indices sur le site de la ville. Ses efforts furent enfin récompensés : l'Américain put visiter en privé un atelier de canut, nouvellement remis en activité.

Le ciel s'encait peu à peu au-dessus de Fourvière. Emboitant le pas d'autres promeneurs, Andrew se trouva bientôt devant l'imposante basilique. Déboucher ainsi d'escaliers tortueux sur cette vaste esplanade, ouverte sur l'immensité de la ville et du ciel, lui procura une émotion nouvelle, à la mesure de l'horizon qu'il découvrait.

Une maquette lumineuse faisait face au panorama. Il resta longtemps à caresser les monuments miniatures, répliques des véritables, qui s'allumaient au contact de ses doigts. Des molettes permettaient d'installer la cité antique ou la cité médiévale à la place de la ville moderne : on voyait des quartiers jaillir du sol ou s'y enterrer, par un rapide coulissement de blocs de la maquette. Un dispositif lumineux simulait les illuminations du 8 décembre.

Quel spectacle ! Andrew se rappela cette information, lue distraitement dans un guide : " Lyon figure sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco ". A présent qu'il tenait face à lui la ville lumineuse, embrassée d'un seul regard, il en cernait mieux le sens. Certainement, un miracle avait touché cette cité vingt fois centenaire, battant d'un sang renouvelé dans ses vieux murs. On ne pouvait mieux l'honorer qu'en l'inscrivant dans la mémoire de l'humanité.

Il n'était plus question de reprendre le train. Quand minuit sonna au clocher de la cathédrale Saint-Jean, Andrew se laissa guider par des panneaux lumineux vers un hôtel. Il annonça au portier assoupi qu'il cherchait une chambre.

" Pour combien de nuits ? s'enquit le portier.

— Pour longtemps. "